

Le prolétariat urbain et ses éléments, les salariés de la grande industrie, les ouvriers nomades, les chômeurs et les mendiants. — Une partie des ouvriers de la petite industrie, malgré l'organisation du compagnonnage, dut se résigner à vivre dans une condition subordonnée et à subir éternellement la loi des maîtres, à accepter même les tarifs de salaires que les règlements corporatifs ou municipaux lui imposèrent souvent. Elle vint grossir les rangs du prolétariat urbain, qui avait pour principaux éléments les salariés de la grande industrie.

Ceux-ci, devenus plus nombreux qu'à l'ère antérieure, se trouvèrent plus que jamais assujettis à la domination des grands entrepreneurs, qui leur distribuaient à leur gré les commandes, leur achetaient les produits du travail, leur infligeaient des salaires de famine, les obligeaient à accepter en paiement des denrées dont le prix était arbitrairement fixé, les maintenaient dans leur dépendance par un système ingénieux d'avances, d'où résultait l'endettement, et les laissaient exposés aux crises de surproduction ou de chômage. De là, parmi ces prolétaires, un état permanent de malaise et de mécontentement qui se manifeste par des grèves ou des coalitions, accompagnées de boycottages, quand on n'arrive pas à les résoudre au moyen de l'arbitrage, ou à les comprimer au moyen de la force. De là encore, des tentatives d'émeute et de révolution qui, plus d'une fois, troublèrent et ensanglantèrent les villes. Le prolétariat ne remportait en général que des succès éphémères, qu'il compromettait par ses violences, son intolérance et sa tyrannie; la victoire restait finalement aux pouvoirs traditionnels défenseurs de l'ordre et des privilèges patronaux.

Aussi, vit-on se développer dès lors ces deux maux endémiques du prolétariat : le nomadisme et la misère ou la mendicité. Nombre d'ouvriers, mécontents de leur sort, ou réduits au chômage, allèrent de pays en pays à